

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et *Le Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette sixième édition (dotés chacun de 2 000€, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans *Le Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette quatrième livraison, Laëtitia Toulout se penche sur le travail d'Elizabeth Creseveur.

Lorraine Féline, saisir l'image

Par Fanny Drugeon

Des silhouettes à l'encre de Chine, une main suspendue dans une vidéo, (dés)équilibre de danseuses lors d'une performance, horizon intense à la gouache, qu'il s'agisse de ses propres actions ou de son regard sur les autres, Lorraine Féline s'attache à la chorégraphie du moment.

« *Ce n'est pas la manière dont les gens bougent qui m'intéresse, mais ce qui les fait bouger.* » Au fil des pages d'un des carnets de Lorraine Féline, cette citation de Pina Bausch s'impose à la façon d'un manifeste. Formée à la Haute École des arts du Rhin, à Strasbourg, l'artiste observe attentivement le quotidien en mouvement, même le plus infime, à peine perceptible, dans un paysage, un visage, un corps au travail ou un fragment de corps dans l'effort. Quant à la danse, elle apparaît en filigrane dans sa démarche, mais avant tout par une acuité du

regard, une observation du mouvement et la perception de l'espace. Formée enfant à la danse classique, elle ne choisit pas cette voie et c'est lorsqu'elle se dirige vers un parcours artistique à la Haute École des arts du Rhin qu'elle découvre la danse contemporaine, à travers des cours ou les spectacles au théâtre Le Maillon et au Centre de développement chorégraphique national POLE-SUD.

La chorégraphie devient un des médiums de son travail, aux côtés du dessin, de la peinture et de la vidéo, et elle conçoit des chorégraphies pour nondanseurs, avec des étudiant-es, ou une *Danse de l'administration* pour son diplôme. La fragilité, le déséquilibre, le décalage sont des éléments qui l'intéressent. Pour la performance *La Sylphide* (2010), une danseuse classique, chaussée de Moon Boots, interprète seule un pas de deux du ballet éponyme. Sur le toit-terrasse du conservatoire de Malakoff, deux danseuses, qui y étudient, s'adonnent à un léger balancement dans *Blues Dance* (2017). Lorraine Féline s'attache tout particulièrement aux situations, aux corps au travail, y décelant la beauté là où on ne l'attend pas spécialement. « *La fragilité, la concentration, ce sont des choses vraiment belles, ce moment où ça ne fonctionne pas* », explique-t-elle, attentive aux lieux, aux corps, à leurs postures, à l'espace et à tout ce qui se trouve entre. Pensée pour l'Atelier des Testeurs à la Chalet Society, à Paris, la performance et vidéo-installation *Les gardiens* (2013) est déjà porteuse de ce regard vers la chorégraphie du quotidien. L'artiste y demande à l'agent de sécurité de demeurer dans la posture de l'attente le plus longtemps possible. Pour *Martita* (2009), c'est une professeure de danse qu'on suit au rythme des castagnettes qui donnent la cadence de son cours non conventionnel et de la vidéo. Le cadrage est essentiel, la silhouette de Martita, le lecteur radiocassette, les élèves principalement hors-champ. *Martita* est un portrait, visuel, sonore,

gestuel, comme Lorraine Féline les construit. Pour *Clodette Forever* (2015-2020), autour de Ketty Sina, sa matière plastique est constituée des images filmées par l'artiste dans le restaurant de l'ex-clodette dans le 13^e arrondissement parisien, finement associées à des archives audiovisuelles, montrant ses débuts comme danseuse de Claude François à la fin des années soixante-dix, puis, à la mort du chanteur, dans des shows télévisés et des cabarets. S'y entrecroisent la mémoire et l'énergie des temps passés et présents. Pour *Selina* (2025), portrait de la danseuse Selina Koch rencontrée en Allemagne, aux images de répétition et de performance scénique se superpose un entretien qui explicite les interrogations liées au travail d'artiste. Lorraine Féline filme le mouvement des corps : « *C'est une sorte de danse, mais la vie de tous les jours peut aussi en être une.* »

La danseuse Anna Halprin, avec qui Lorraine Féline a suivi un cours à Kentfield, près de San Francisco, intégrait les actions quotidiennes au processus chorégraphique : « *J'étais plus intéressée par la façon dont les gens bougeaient individuellement que stylistiquement* », déclarait-elle. Lorraine Féline s'intéresse à l'autre côté du miroir, le monde du travail et toute sa gestualité. « *La journée se remplit lentement, geste après geste, jusqu'à déborder* », écrivait Thierry Metz dans son *Journal d'un manœuvre. Le Ballet mécanique* (2012), filmé dans une usine de fabrication de chaussons à Londres, n'a pas pour sujet la danse classique ou contemporaine, mais la chorégraphie de l'usine, de ses postures.

Le rythme est très différent, plus ralenti, dans un autre portrait collectif, *À Bord* (2015), filmé sur le voilier Tara lors de l'expédition Tara Méditerranée. Y coexistent missions individuelles, l'attente de la recherche, le carré de vie où l'on se retrouve, dans un espace

restreint au milieu de l'immensité maritime. Nul récit des avancées scientifiques, mais toute une histoire des mouvements sur un bateau, au fil des plans : mains, prélèvement, voiles, passage à quai, horizons... Les mains au travail font écho à *Penser avec les mains* de Denis de Rougemont. Leur fine observation par Lorraine Féline évoque également l'émouvante description de *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* de Stefan Zweig : « *Je les ai regardées toute la soirée, oui, je les ai regardées avec une surprise toujours nouvelle, ces mains extraordinaires, vraiment uniques.* »

Dans *Le Moindre geste* (2019), la main de la cheffe d'orchestre professionnelle de L'Orchestre d'Harmonie de Thiviers en Dordogne, est celle qui dirige, guide et enseigne. Celle de *La Main vide* (2023), de l'étymologie japonaise du mot karaté, kara/vider et te/la main, est en plein apprentissage : « *Je n'ai pas filmé la réalisation du geste parfait, au contraire. Ce que j'aimais, c'était saisir la vie de tous les jours, le corps relâché qui passe en situation de karaté, ou inversement, la concentration, la recherche* », précise Lorraine Féline. Cette observation est aussi acoustique. Le rapport au son est toujours essentiel dans ses œuvres. Le son du quotidien est observé pour ce qu'il est, dans toute la splendeur, les sons-bruits de notre environnement, le vent, la circulation, les machines... Parmi la dense matière dont dispose l'artiste au moment du montage, moment qu'elle associe à du modelage, Lorraine Féline garde en mémoire certaines images, qui ne resteront pas forcément et trouveront un autre prolongement plastique. Principalement composées de gouache sur papier, silhouettes diaphanes, paysages, scènes de son quotidien, ses peintures peuvent en effet s'inspirer de ses photographies ou de ses vidéos comme *L'Enfer du Nord* (2023), *La Main vide* (2023) ou la série des *Horizons* (2015). S'y affirment également les questions prégnantes dans son travail avec

les choix de composition, le cadrage, le hors-champ. La réflexion sur le rythme est de la même façon au cœur d'un travail de dessin à l'encre de Chine mené depuis 2018. Silhouettes longilignes, architectures, plantes imaginaires, en sont les motifs, et leur succession induit une mise en mouvement. Lorraine Féline s'éloigne ici de l'observation, en essayant de retranscrire de mémoire des sensations. Cette pratique existe néanmoins dans les portraits qu'elle dessine quotidiennement dans le métro, cherchant dans des carnets, comme elle l'explique, à « *ne jamais dessiner ce qu'on pense voir, mais ce qu'on voit vraiment* ». Quel que soit le médium utilisé, l'imperceptible est au cœur de sa recherche, et évoque cette pensée de Robert Bresson, dans ses *Notes sur le cinématographe*, que Lorraine Féline consulte fréquemment lorsqu'elle travaille sur un film : « *Traduire le vent invisible par l'eau qu'il sculpte en passant.* »

FANNY DRUGEON

Membre de l'AICA, docteure en histoire de l'art et chercheuse associée du laboratoire InTRu de l'université de Tours, Fanny Drugeon s'intéresse aux mouvements, des artistes, des lieux ou des disciplines. Enseignante, elle est commissaire d'exposition (« Xavier Krebs », Quimperlé, 2021 ; « Claire-Jeanne Jézéquel », galerie Fernand Léger, Ivry-sur-Seine, 2023, et actuellement à la galerie Fernand Léger à Ivry-sur-Seine, « Traversées, 20 ans-20 projets dans l'espace public, avec le regard de l'artiste Laurent Lacotte », jusqu'au 13 juin 2026) et a cocréé le festival à l'hôpital Métamorphoses Artistiques.